LA *CHAMBRE DES OFFICIERS* DE MARC DUGAIN : UN ROMAN A LA CROISEE DES SCIENCES HUMAINES

Sylvie ZOHIN épse **Gohou**
Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
divineprunelleg@gmail.com

Résumé

La chambre des officiers de Marc Dugain, écrivain et journaliste français du vingt- unième siècle, est un terrain d'expérimentation de l'interdisciplinarité comme mode d'écriture d'un roman scientifique à vocation didactique. Le récit de la Grande Guerre a permis de parcourir l'Histoire des « Gueules cassées » avec des références spatio-temporelles réelles. La société française représentée dans l'hôpital du Val-de-grâce est marquée par la hiérarchie militaire et les valeurs de fraternité sans distinction de classe et de race entre les blessés défigurés. Leur cortège de douleurs présente des aspects psychiques analysés par le biais de la psychologie des traumatismes.
Mots clés : Fiction, Guerre, Histoire, Sociologie, Médecine, Psychologie.

Abstract

The Officers' Ward in Marc Dugain's work, by the 21st-century French writer and journalist, serves as a testing ground for interdisciplinarity as a method for writing a scientific novel with a didactic purpose. The narrative of the Great War allowed him to explore the history of the "Broken Faces" (Gueules cassées) with real spatio-temporal references. The French society represented in the Val d'Oise hospital is marked by the military hierarchy and the values of fraternity, without distinction of class or race, among the disfigured wounded. Their litany of pain, with its psychological aspects, is analyzed through the lens of trauma psychology.
Keywords : Fiction, War, History, Sociology, Medicine, Psychology

Introduction

Quand la littérature et les sciences humaines se croisent, la fiction se retrouve à la lisière du réel et de l'irréel. Le roman

français du vingtième et unième siècle se veut le véhicule de certaines réalités socio historiques de la Grande Guerre de 14/18, très souvent passées sous silence ou pas suffisamment exploitées. L*a chambre des officiers,* un roman de guerre au prisme des sciences humaines constitue notre objet de réflexion dont l'objectif est de faire connaitre la Grande Guerre par la confluence de plusieurs disciplines à travers la fiction. Cette œuvre romanesque agit comme un laboratoire de sciences humaines, structurant le trauma de la Grande Guerre par le prisme de l'Histoire, de la sociologie et de la psychologie. Dès lors, la problématique principale à laquelle s'inféodent deux questions fondamentales se formule ainsi : quels sont les matériaux fictionnels et narratifs que fournissent ces sciences humaines pour l'élaboration de ce récit ? Quelles traces historiques et sociologiques sont représentées dans l'œuvre à travers le vécu des soldats durant la période de la Grande Guerre de 14/18 ? Et comment la psychologie intervient - elle dans les soins des grands blessés de guerre, appelés « gueules cassées » ? Répondre à ces questions exige une approche théorique précise. Cependant, choisir une théorie d'analyse pertinente pour trois disciplines différentes est une gageure risquée. C'est pourquoi, chaque discipline est convoquée avec sa théorie, jugée pertinente pour l'analyse de notre corpus, que nous présentons brièvement en début de son analyse[1]. Néanmoins, en toile de fond, figure une approche intégrée appelée narrato-socio-politique qui considère la fiction comme un espace où se croisent représentations sociales, discours idéologiques et structures narratives. Elle emprunte à la sociocritique de Duchet, l'analyse de la socialité, à la narratologie genettienne, son analyse des structures narratives et à la critique politique, elle s'approprie son approche extratextuelle de la politique. Sur ces fondements, en premier lieu, nous analysons l'Histoire selon le témoignage

[1] Pour avoir les détails théoriques, nous renvoyons le lecteur en début de chaque point d'analyse correspondant à une science humaine avec son approche spécifique.

des blessés de la Grande Guerre. En second lieu, nous focalisons notre attention critique sur la socialisation des soldats après la guerre. Enfin, nous terminons par l'interférence de la psychologie dans le récit de guerre.

1. L'Histoire comme témoignage des blessés de la Grande Guerre

> « Je ne suis pas historien, et je n'ai pas l'intention de le devenir. Ce n'est pas parce qu'on a été intimement mêlé à une époque qu'on peut prétendre en détenir la substance, même après de longues années. Je voudrais cependant me laisser la liberté de dater, sinon un événement, du moins le début d'une époque celle d'une France qui sacrifie à la peur, qui se cherche des boucs émissaires. Il me semble que cette attitude, si opposée caractère de « ceux de 14 », a commencé à prendre le dessus à partir des années 20. » (Dugain, 1998, p.157)

Le narrateur, Fournier, en début de phrase exprime son intention de dire l'histoire par son témoignage à travers les expressions « je ne suis pas historien. (…) Cependant, (...) « je me laisse la liberté de dater » justifie notre recours à l'Histoire comme grille de lecture de la fiction de Dugain. Celle-ci appelle la critique historique. Cette méthode commence par situer l'œuvre dans son contexte historique par la critique externe avant de chercher en critique interne à vérifier la véracité ou non des informations données. *La chambre des officiers*, bien que parue en 1998, situe son intrigue dans la période de la première guerre mondiale, à laquelle a participé la France. L'œuvre se veut un témoignage direct des « Gueules Cassées », ces soldats défigurés par les armes de destruction massive. L'intrigue débute dans une atmosphère de mobilisation à la guerre.

> « La guerre de 14, je ne l'ai pas connue. Je veux dire, la tranchée boueuse, l'humidité qui transperce les os, les gros rats noirs en pelage d'hiver qui se faufilent entre les détritus informes, les odeurs mélangées de tabac gris et d'excréments mal enterrés, avec, pour couvrir le tout un ciel métallique uniforme qui se déverse à intervalles réguliers comme si Dieu n'en finissait plus de s'acharner sur le simple soldat. C'est cette guerre-là que je n'ai pas connue. J'ai quitté mon village de Dordogne le jour de la mobilisation » (Dugain, 2015 : 9)

Le témoignage se distingue par la narration homodiégétique « je » sous entendant la participation du narrateur à l'histoire racontée. La guerre est présentée dans des conditions météorologiques rudes telles que « humidité, hiver » et par l'insalubrité perceptible à travers les termes « détritus, excréments, odeur ». Ces faits réels basés sur les témoignages familiaux du narrateur présentent des indices spatio-temporels référentiels. Plusieurs lieux tels que « Dordogne », le village de la Meuse, renvoient à la France de la Grande Guerre. Dordogne d'où est originaire notre narrateur est situé au sud-ouest de la France. Jadis « village » aujourd'hui troisième département de France. Les environs de la Meuse abritent le camp des soldats : « Nous avons pris nos quartiers près d'un village de la Meuse, non loin du fleuve » (Dugain, 1998 : 21). Meuse est l'actuel département de la région historique et culturelle de Lorraine.

Le réalisme historique se signale aussi bien par la réalité géographique de l'espace que par le temps. Le temps historique est annoncé dès les premiers mots du roman par « la guerre de 14 » et par l'évocation des tranchées et des conditions de vie autant insalubres que mortuaires. « Le jour de la mobilisation » fait penser aux conditions qui ont prévalu à l'engagement de la société française dans la guerre. Rouzeau et Becker (2000) expliquent comment l'opinion publique a été manipulée par la

médiatisation des horreurs commises par les Allemands créant dans le cœur de tout citoyen, un sentiment patriotique. Les français s'engagent donc pour défendre la civilisation contre la barbarie allemande. La guerre ainsi légitimée dans l'opinion publique sera alimentée par une mobilisation de soldats dans toutes les sphères de la société française.

Cette mobilisation crée des séparations familiales difficiles émotionnellement. Comme Adrien Fournier, plusieurs jeunes gens quittent leurs familles pour la guerre. La séparation du narrateur d'avec sa famille s'est faite discrètement avec la complicité de son grand-père. Cependant, quitter Clémence, son amante d'un soir rencontrée sur le quai de train, est celle qui fut pénible. Il subit une séparation qu'on pourrait appeler amoureuse en ces mots. « Je l'embrassai une dernière fois à la base du cou, et je m'en allai à la guerre. » (Dugain, 1998 : 20). L'amour lisible par « embrassai » et la guerre exprime un déchirement affectif.

Par ailleurs, le narrateur établit un tableau de deux types de mobilisés. Ceux qui sont tendrement accompagnés par leurs parents et ceux qui sont seuls, prototype de la jeunesse socialement laissée pour compte. En fait, « A Lalinde, une dizaine de petits moustachus endimanchés dans leurs vareuses se laissaient étreindre par leurs mères rougeaudes, en larmes. » (Dugain, 1998 : 10) Les termes « moustachus endimanchés » désignent une jeunesse originaire de Dordogne et de famille noble selon leurs vêtements dont les mères expriment leur douleur par les « larmes ». D'autres personnages jeunes, à l'exemple de Chabrol sont de la seconde catégorie : « Chabrol, un gars de Clermont-de-Beauregard que je n'avais revu depuis la communale. Il était là, seul, sans famille, sans adieux » (Dugain, 1998 : 10) L'usage de la préposition « sans », qui exprime l'absence, le manque ou l'exclusion, et l'adjectif « seul » qui fait penser à l'isolement ou sans compagnie dans une même phrase argue avec force la solitude de certains

volontaires à la guerre. Ceux-ci se présentent comme n'ayant rien à perdre.

Le contexte historique de la guerre dans le corpus est également et longuement décrit par un large champ lexical des combattants de guerre. « Soldats, officiers, sergent-chef, capitaine, commandant de compagnie etc. » mettant en exergue la hiérarchie militaire. En plus, nous avons la présence de plusieurs corps d'armées que sont l'infanterie, le génie et les aviateurs. Les armes de destruction telles que les obus et l'artillerie achèvent de convaincre par leur puissance destructrice. Le narrateur nous décrit la brutalité de l'attaque qui a défiguré Adrien Fournier, le narrateur :

> « Une détonation part de tout près. Un sifflement d'un quart de seconde. J'ai le temps de voir une tête qui se détache d'un corps qui plie sur ses genoux, un cheval qui s'effondre. L'autre sous-lieutenant, qui était resté en selle, s'écroule de mon côté, l'épaule arrachée, l'os qui sort comme d'un jambon. Je sens comme une hache qui vient s'enfoncer sous la base de mon nez. Puis on coupe la lumière » (Dugain, 1998 : 29)

L'horreur des attaques physiques se résume dans cet extrait. Un éclat d'obus fait voler une tête et une épaule d'homme comme s'il s'agissait d'un ballon en l'air. Les verbes d'action tels que « détaché et arraché » appliquées au corps en destruction décrivent la violence de l'impact de ces explosives sur les soldats et les douleurs qui s'ensuivent.

Cette douleur n'est pas très souvent mise en lumière de façon franche par les historiens français dans un souci de « l'historiquement correct » (Rouzeau et Becket, 2000 : 8), selon le reproche que leur font les auteurs Rouzeau et Becket. Ces derniers contestent la mise sous l'éteignoir de « la vie des corps » aux prises avec l'extrême violence. Pour eux, ces

souffrances des corps des soldats méritent de faire l'objet d'une analyse sérieuse dans les milieux des historiens. *La Chambre des officiers* s'emploie donc à répondre à ce manque en consacrant son œuvre aux conséquences physiques et psychologiques des grands blessés de guerre. Les blessures sont décrites avec un réalisme sans faux fuyant. Sous la verve d'une fiction des plus réalistes, Dugain donne la parole à la douleur, cette frange de l'histoire bien souvent oubliée. Cette œuvre de Dugain use de la fiction pour rendre une justice historique aux vaillants combattants de la guerre dont les histoires méritent une révision et une réinterprétation. Elle flirte avec la fidélité aux faits historiques et la liberté de l'écrivain, créateur de l'imaginaire. Gérard Gengembre parle de « mensonge historique ou de vérité romanesque. Même si la connaissance historique issue du roman est fragile, elle n'en demeure pas moins une connaissance faisant de cette œuvre un roman historique à vocation didactique.

En somme, la critique historique appliquée au roman nous a permis de relever certaines traces et éléments de l'histoire de la Grande Guerre française mise en fiction. Le choix de l'auteur de porter un regard insistant sur la douleur des corps meurtris est une justice rendue aux combattants de cette guerre qui a eu de graves impacts sociologiques sur la survie des victimes.

2. Etude de la socialisation des « gueules cassées »

Etudier la socialisation des « gueules cassées » nous renvoie à la sociologie en contexte de guerre. Théoriquement, c'est Émile Durkheim qui en a établi les fondements. Dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1988), il définit les quatre règles principales de sa méthode fondées sur une « observation rigoureuse et une expérimentation des faits sociaux » (Durkheim, 1988, p.108), vus comme des objets. Il les appréhende comme une « manière d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu et qui sont dotées d'un pouvoir de

coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui ». (Durkheim, 1988 : 97) Dans sa distinction des faits sociaux normaux, des pathologiques en fonction de leur fréquence, par le biais de la méthode statistique (Durkheim, 1988 : 107), Durkheim situe la cause de certains faits sociaux dans d'autres faits sociaux. En clair, la sociologie se veut une science qui vise l'objectivité dans l'étude des faits sociaux.

La lecture des faits sociaux dans le texte littéraire, fondé sur la sociologie, recourt à la sociocritique de Duchet qui étudie le texte littéraire comme un produit social. Elle relève toutes les formes de représentation de la société à partir du discours social, de l'idéologie et de la société du texte. En clair, nous réfléchissons ce texte avec Duchet en termes d'interférence entre société, idéologie et structures textuelles.

Sur cette base, *La chambre des officiers* représente la société française pendant la Grande Guerre du 14-18 dans un hôpital. L'hôpital de Val de grâce est un hospice parisien avancé qui reçoit tous les grands blessés. Marquée par la hiérarchie militaire, la stratification spatiale des chambres de l'hôpital devient un microcosme de la société française et l'expression des souffrances issues de la guerre.

> « Le service occupe maintenant cinq chambres. Au premier étage, deux chambres pour simples soldats. Au deuxième étage, une chambre pour les officiers subalternes blessés de face. Au troisième étage, une chambre pour les officiers subalternes défigurés et, au fond du couloir, une chambre plus petite pour les officiers supérieurs. Cette chambre ne compte qu'un seul pensionnaire. » (Dugain, 1998 : 65)

Dans l'ordre décroissant du premier au troisième étage, la répartition des chambres demeure éloquente sur l'ordre hiérarchique des armées qui s'étend du soldat, aux officiers

jusqu'aux officiers supérieurs. Pendant que narrateur nous apprend que la chambre supérieure ne loge qu'un colonel, le personnage narrateur intradiégétique qu'est le chirurgien affirme que la première salle des soldats a fait son plein. : « Se retournant pour contempler la salle : -Pas encore grand monde ici. Si vous voyez chez le simple soldat (...) La première salle, de quarante - huit lits, est pleine. » (Dugain, 1998 : 59) Ce grand nombre montre que la classe populaire est la frange de la société la plus impactée par cette guerre. La classe moyenne représentée par les officiers subalternes n'est pas épargnée, non plus par les affres de la guerre. Elle est le symbole des grands blessés défigurés qui concentre la narration de Dugain.

> « La chambre réservée aux officiers est vaste comme une salle des pas perdus. De hauts plafonds blancs craquelés, plus longs que larges, et une bonne dizaine de fenêtres à croisillons qui donnent sur une cour étroite que j'imagine être le lieu de promenade des convalescents » (Dugain, 1998 : 41)

Ce lieu est le cadre privilégié du déroulement de l'intrique. Loin d'être un simple décor, ce lieu participe aux significations du texte. C'est le lieu d'expression des douleurs causées par cette guerre. Le lieu de vie et de soins des « gueules cassées » et le prétexte dont se saisit Dugain pour exposer le corps humain comme objet de revendication sociale. Il s'entend un discours des corps, décrits dans leur meurtrissure, disons leur souffrance extrême. Le message d'horreur et de brutalité de cette guerre est ainsi crié à la face du monde. Pendant que les soldats perdent des membres (bras, pieds et autres), certains officiers sont défigurés à l'exemple d'Henri Penanster, Pierre Weil et Adrien Fournier, symbole des « gueules cassées ». Mesurons par ces descriptions la gravité de leurs blessures.

Henri Penanster, capitaine de cavalerie « La moitié de son menton a été emporté par un éclat d'obus qui lui a déchiré la carotide au passage. L'œil crevé, l'orbite défoncé, …Penanster aurait dû se vider comme un lapin, si la boue n'était pas venue endiguer l'hémorragie de sa carotide ouverte » (Dugain, 1998 : 65) Une telle blessure, décrite dans les détails, souligne avec acuité, non seulement la puissance de destruction des armes de guerre ; mais aussi, la barbarie humaine. Si ce n'est un obus qui détruit, c'est le feu par explosion. Tel est le cas du pilote français d'origine juive :

> « Pierre Weil, le pilote brulé, est recouvert de matière grasse sur le visage et sur les mains. Lorsqu'il a été touché, son moteur s'est enflammé, lui embrasant les mains et le visage autour des lunettes qui protégeaient ses yeux …l'atterrissage en catastrophe s'est achevé contre un arbre qui l'a projeté en dehors de l'habitacle, le sauvant de l'incendie en lui fracassant le visage » (Dugain, 1998 : 66)

Les termes « brulé, enflammé, embrasant, incendie » appartiennent au champ lexical du feu. L'impact de ce feu sur le visage du pilote transforme celui-ci en « une matière grasse », suggérant une brulure au troisième degré. Le feu est donc tout aussi destructeur qu'un obus.

La conséquence immédiate de ces drames est la solidarité sans distinction de classe sociale ni de race. Les officiers défigurés provenant de milieux divers et de classes sociales différentes cohabitent dans le même espace. On aurait dit que la guerre occasionne la création d'une nouvelle classe sociale hybride. Le narrateur s'en interroge :

> « Je me suis longtemps demandé, par la suite, ce qui avait pu réunir dans une telle complicité, un aviateur Juif, un

> aristocrate breton bigot, et un dordognot républicain laïque…Nos blessures, bien sûr, nous rapprochaient, et les deux autres étaient là pour accompagner celui qui prenait le chemin de la table d'opération, et l'entourer dès son retour » (Dugain, 1998 : 84)

Une redéfinition des rapports sociaux est notable par l'amitié entre ces trois personnages différents. Un juif judaïste, un noble et un républicain laïc sont devenus des compères du fait de leurs blessures. « Bien avant que nous ayons pu commencer à nous parler tous les trois à la fois, des liens intenses s'étaient tissés entre Penanster, Weil et » (Dugain, 1998 :82 Il s'est alors crée une solidarité dans la douleur. Cette solidarité, dans un contexte de guerre, décrite chez les officiers s'étend également chez les soldats et sur la société française en général, même si certaines stigmatisations persistent.

Les corps blessés et les visages défigurés sont à la fois stigmatisés et attrayants dans la perception populaire. En effet, elle commence par les blessés eux-mêmes qui refusent la société extérieure à celle de l'hôpital. Lorsque Fournier par une promenade accède au quotidien normal des Français, sa réaction fut imparable. « Ces gens du dehors ne sont pas des miens, je suis bien mieux ici, au milieu de mes camarades » (Dugain, 1998 : 77). Il ne reconnait pas la société civile comme la sienne. Il court donc se réfugier auprès de ceux qui lui ressemblent, ses « camarades ». La différence devient un problème. Cependant, à l'occasion de la fête du 14 Juillet, ils décidèrent tous de vaincre leur peur de l'extérieur pour faire le premier pas vers leur réinsertion sociale.

> « Penanster quitta la forteresse hospitalière en tête, sans pansement ni bandage. Weil suivait, toutes blessures en l'air, son grand caramel comme il le disait lui-même, étalé à la face du monde. Quant à moi, j'avais recouvert

> mes blessures, de mon bandeau noir, qui en cachait l'essentiel » (Dugain, 1998 : 105-106)

Le terme « quitta » exprime un mouvement, un changement de position. Ils sortent d'un espace devenu pour eux un espace carcéral parce que désigné par « Forteresse hospitalière ». Ils décident de ne plus cacher leurs blessures en sortant « sans pansement ni bandages ». Ils mettent aux yeux de tous, « à la face du monde » leurs nouveaux visages, leur nouvelle identité pour envoyer le message de leur existence, en tant victimes de la Grande Guerre. Leur volonté de signaler à la société leur présence se manifeste, non seulement par ce contact avec l'extérieur, mais par la présentation de leurs cicatrices aux yeux de la société.

Quant à la société, c'est-à-dire le citoyen lambda, sa réaction est partagée entre rejet et acceptation. Certains fuient ou marginalise leur difformité. Fournier le remarque dans le regard lorsqu'il argue que : « Le regard de mes concitoyens me donnait à penser qu'ils n'étaient pas encore prêts à nous accepter » (Dugain, 1998 : 95). Pour lui, le temps devra faire son œuvre avant que la société les accepte. D'autres les acceptent et leur expriment leur gratitude à travers de petits privilèges quotidiens, tels que le salut militaire ou le fait de leur céder la place dans le bus entre autres. Dugain dénonce l'oubli des victimes et la difficile intégration des réchappés. En somme, la socialisation des victimes est manifestée par la solidarité entre eux par leur volonté d'affronter et de vaincre la peur du regard de stigmatisant. Aussi, cet exposé très réaliste des blessures et des douleurs endurées par les soldats conduit à la psychologie.

3. L'analyse de la psychologie dans le récit de guerre

Au-delà des douleurs biologiques viennent les maux psychologiques, ceux qui touchent aux émotions et aux

sentiments des soldats. Corentin Cartier et Albert Ciccone (2020) explorent les effets psychiques de la guerre, en particulier le stress post-traumatique, dans une approche interdisciplinaire. Ce syndrome est perceptible chez Fournier par la reviviscence ou cauchemar post-traumatique de l'attaque qui l'a défiguré et par le refoulement, chez son grand-père, manifesté par son silence pathologique sur les évènements traumatiques. « Le trauma a semblé prendre le pas sur la blessure » (Delaporte, 2001 : 251), La lecture des traumatismes, comprise comme une blessure psychique profonde et une expérience subjective, montre leurs conséquences sur le comportement des « Gueules cassées » et leur perception. Marcel Proust dans ce sens affirme que : « La maladie change la couleur de tout ce que nous voyons. » (Proust, 1920 : 214). Autrement, un corps malade impacte le psychisme au point de donner une perception erronée de la réalité.

Le trauma de la Grande Guerre ne relève pas seulement du choc physique, mais elle affecte davantage le psychique des traumatisés. À ce titre, Cathy Caruth, dans ses travaux fondateurs sur le traumatisme, rappelle que « l'événement n'est pas assimilé ou éprouvé pleinement au moment même, mais seulement rétrospectivement, dans sa possession répétée de celui qui le vit » (Caruth, 1996 : 4). C'est précisément cette hantise que traduit Marc Dugain à travers le premier aspect du traumatisme de guerre qu'est l'emprisonnement. Il est d'abord physique à travers les mutilations des soldats qui deviennent leurs premières prisons. Fournier se définit comme « un blessé incarcéré par sa mutilation » (Dugain, 1998 : 81) Ces blessures le tiennent captif de leur corps en souffrance parce qu'elles limitent ses mouvements et donc sa liberté. Aussi continue-t-il pour donner la durée de ce séjour carcéral : « Pendant un an, nous sommes restés dans cette chambre sans nous en éloigner autrement que pour parcourir le couloir circulaire à petites enjambées timides » (Dugain, 1998 : 78). La durée de la prison

ferme est d'un an. Pendant que tout le séjour s'étend sur presque cinq ans : « Il est difficile de parler de convalescence après quatre ans et huit de prison blanche » (Dugain, 1998 : 127). Le temps passé dans la « prison blanche n'est mentionné que « treize mois » plus tard parce qu'il s'est suspendu dans la monotonie des douleurs. Par la suite, le narrateur se met à donner des indications temporelles[2], des faits marquants de l'intrigue. Ce procédé de datations révèle une prise de conscience des réalités spatio-temporelles du narrateur Fournier.

Le second aspect psychologique, lié à leur réinsertion sociale, est la honte et le regard d'autrui. La honte dans la vie des soldats « gueules cassées » est causée par leur apparence de défigurée. Le visage devient pour eux, une raison de stigmatisation sociale. La crainte du regard d'autrui qui semble leur renvoyer le message du rejet et l'horrification sentie dans ce regard accentue leur sentiment de honte. En fait, rassemblés dans une salle sans miroir, symbole de l'auto- réflexivité, ces officiers défigurés, ne se voient que dans le regard de l'autre. L'autre devient donc un autre moi auquel je s'identifie. Lorsque cet autre je, oppose un rejet au lieu de l'acceptation, l'on comprend ainsi le refus de s'accepter soi-même. Le sentiment d'exclusion de la société et de la famille en particulier, devient insupportable pour certains et pour d'autre un sujet de résilience.

La violence du regard d'autrui, agissant comme un miroir brisé de l'identité, trouve un écho direct dans la critique philosophique de l'intime. Comme le souligne Georges Gusdorf : « L'homme n'est pas cantonné dans le présent [...] sans cesse se chevauchent dans l'exercice de la conscience la persistance du révolu et l'anticipation du futur » (Gusdorf, 1991 : 97). Le suicide de Louis Levauchelle, incapable de supporter l'horreur lue dans les yeux de ses propres enfants, illustre tragiquement cette rupture

[2] « Été 1916 » Apparition d'une femme appelée Marguerite dans l'hôpital p.85 ; « Fin 1915 » p.88 Marguerite devient infirmière ; « Novembre 1915 » p.90 Arrivée de Louis Levauchelle, « 21 Juin 1916 » Visite de la famille de Levauchelle. Etc. Toutes ces dates sont liées au temps de la fiction. Elles marquent des évènements qui touchent la vie des pensionnaires de cet hôpital. Cependant, le « 11 novembre 1918 » p.122 est une date historiquement vraie car elle signe l'armistice mettant fin à la guerre.

temporelle et psychique où le sujet ne se reconnait plus dans son reflet. En effet, « la première visite de sa femme et ses enfants eut lieu le 21 juin 1916…Ni sa femme ni ses enfants ne l'avaient reconnu. Le plus grand des garçons s'était enfui en courant dans le couloir et en criant ; Pas mon papa, Pas mon papa ! » (Dugain, 1998 : 91-92). Cette réaction du fils face à un visage avec un trou béant a achevé le moral de son père. Jean Paul Sartre disait à juste titre que « l'enfer, c'est les autres » (Sartre 1944 : 94) Le regard d'autrui, en occurrence, celui de la famille de Levauchelle l'a conduit à la mort. Combien sont ces soldats qui se sont donné la mort. Les livres d'histoires français n'en parlant pas assez, Dugain, par le biais de la fiction rétablit la vérité psychologique et historique.

Quant à ceux de la trempe d'Adrien Fournier et ses deux amis, la résilience est le maitre mot. « La résilience, c'est l'art de naviguer dans les torrents » (Cyrulnik, 1999 : 8). Le « torrent » est l'image de grands défis de la vie, de grandes souffrances auxquelles l'homme trouve le moyen de faire face, en s'y adaptant ou en les domptant. Ils ont donc appris à se reconstruire et à transformer la douleur en force exceptionnelle pour avancer malgré les épreuves. Cette résilience, pour le critique Jean-Michel Palmier est mise en rapport avec la dimension mémorielle de l'art : « la création artistique et narrative surgit comme une tentative de figurer l'infigurable, transformant la catastrophe en une mémoire active capable de traverser le temps » (Palmier, 2006, p. 142). En transformant ses « gueules cassées » en acteurs d'une renaissance, Marc Dugain démontre que la littérature possède une vertu thérapeutique.

Les « gueules cassées » de la chambre des officiers, à l'image de tous les combattants de cette guerre, donnent une leçon de résilience au monde. Ils enseignent comment renaitre de grands traumatismes. Leur défiguration a changé leur identité certes. Ils sont devenus des « Gueules cassées ». Ils se saisissent de cette nouvelle identité pour apprendre à revivre avec les autres. Ils

affichent un optimisme et sourissent à la vie et au bonheur conjugal, le symbole d'une vie sociale accomplie. Dugain, par la voix du narrateur, termine son roman par des notes empreintes d'optimisme « On va leur apprendre la gaieté » (Dugain, 1998 : 171) Le pronom personnel « on » désigne tous les blessés, toutes ces personnes aux prises avec de grands défis de la vie, mais qui gardent néanmoins la Joie de vivre.

En somme, la psychologique narrative de Dugain met en exergue les souffrances psychiques des combattants de la Grande Guerre et les comportements de résilience qui caractérisent beaucoup d'entre eux avec le soutien du corps médical, de la Patrie et de la famille. S'il est indéniable que la médecine répare les corps, la littérature, elle, restaure la mémoire collective qui a tendance à l'oubli.

Conclusion

Au terme de notre analyse, il apparaît que la croisée des disciplines, relatives aux sciences humaines, au sein du texte romanesque de Marc Dugain confère à l'œuvre sa complexité et son originalité, bien qu'écrite dans un style simple, presque journalistique et son statut de « docu-fiction ». Autour de trois axes commençant par l'Histoire de la Grande Guerre de 14/18, le narrateur témoin nommé Adrien Fournier raconte sous forme de témoignage les traumatismes de soldats sur le front. La typologie des blessures graves et diversifiées nous fait comprendre l'intensité des douleurs vécues par les soldats sous le scalpel des chirurgiens en expérimentation. Partagé entre humanisme et froideur, le corps médical essaie de réparer ces corps brisés et faces détruites que l'on appelle « gueules cassées ». Le rapport de ces mutilés à la société civile nous conduit à la sociologie de guerre qui est une étude de la société en période de conflit. La société française est vue en microcosme dans l'hôpital Val-de-Grace. L'on y remarque une société

militaire avec sa hiérarchisation et une société des défigurés au sein de laquelle de nouvelles relations humaines se tissent sans tenir compte des classes sociales et de la race. La douleur a donné naissance à une solidarité et une fraternité entre les officiers qui, ensemble, décident de leur réinsertion au sein d'une société qui peine à les accepter. La psychologie intervient pour analyser les traumatismes des combattants et leur résilience. Ils s'expriment essentiellement par le rejet ou l'acception dans le regard d'autrui. La gestion de la honte de leurs visages défigurés appelle, pour la plupart des « Gueules cassées, la résilience pour vivre avec leur nouvelle identité. La mise en fiction des connaissances issues des sciences humaines dans ce roman en fait un manuel historique, sociologique et psychologique. Néanmoins, n'oublions pas, c'est un roman. Dès lors, si *La chambre des officiers* démontre que la littérature peut panser les maux de l'Histoire, il reste à explorer comment l'écriture elle-même devient, pour les rescapés de la Grande Guerre comme pour leurs auteurs, le suprême instrument de la résilience. À l'heure où nos sociétés contemporaines continuent d'être secouées par des conflits armés, des crises géopolitiques majeures et des violences de masse, analyser la manière dont la littérature et les sciences humaines s'allient pour penser le trauma offre des clés de lecture indispensables. En braquant les projecteurs sur la reconstruction psychologique, la résilience et l'inclusion des corps meurtris, ce travail rappelle l'urgence d'une écoute empathique des victimes de guerre qu'elles soient d'hier ou d'aujourd'hui.

Bibliographie

CARUTH Cathy, 1996. *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

CYRULNIK Boris, 1999. *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob.
DELAPORTE Sophie, 2001. *Les Gueules cassées : les blessés de la face de la Grande Guerre*, Paris, Éditions Noêsis.
DUCHET Claude, 1979. *Sociocritique*, Paris, Nathan.
DUGAIN Marc, 1998. *La Chambre des officiers*, Paris, Jean-Claude Lattes.
DURKHEIM Emile, 1988. *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.
GENETTE Gerard, 1973. *Figures III*, Paris, Seuil.
GUSDORF Georges, 1982. *La Ligne de vie*, Paris, Odile Jacob.
PALMIER Jean-Michel, 2006, *Walter Benjamin : Le chiffonnier, l'Ange et le Petit Bossu. Esthétique et politique*, (édition établie par Florent Perrier), Paris, Klincksieck.
PROUST Marcel, 1920. *A la recherche du temps perdu, Le Cote de Guermantes, Paris, Gallimard.*
ROUZEAU Stephane Audoin et BECKER Annette, 2000. *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard.
SARTRE Jean-Paul, 1944. *Huis clos*, Paris, Gallimard.
VIET Vincent, 2015. *La sante en guerre*, 1914-1918. Une politique pionnière en univers incertain, Paris, Presses de Sciences Politiques.